



Fabliaux du Moyen-âge

Par Robert RAJEOT
adaptation théâtrale

AVANT PROPOS

Il faut, pour mener à bien la préparation d'une pièce de quelque importance, avec des acteurs enfants, il faut non seulement beaucoup de patience, mais encore un grand amour de la poésie et une parfaite connaissance du théâtre et de ses lois. Il faut aussi, cela va sans dire, aimer les enfants, mais les aimer sans faiblesse. »

Georges DUHAMEL

Les enfants sont des comédiens nés. Naturels et crédibles avec très peu d'outils. Il suffit de les observer dans leurs jeux. À la vitesse de l'imaginaire, ils plongent dans des univers de fictions qui non rien à envier aux mondes virtuels de l'informatique. Ils créent spontanément des personnages, des dialogues, des situations, des décors avec rien, sans contraintes, sans limites cartésiennes. Ils sont tour à tour acteurs à multiples facettes et metteurs en scène. Seuls ou en groupe, les jeunes enfants sont capables, d'instinct —et c'est une des règles d'or du théâtre !— de *s'identifier à leurs personnages*. Ils les font vivre sans tabous, sans crainte du ridicule, sans retenue.

Au fil des ans, ça se gâte un peu et ils s'éloignent de Peter Pan et Alice.

Sauf quelques uns...

Il serait regrettable de ne pas profiter de ces capacités merveilleuses pour les initier à cet art formidable du théâtre —apprentissage de la vie— et les entraîner dans une aventure, une œuvre collective : la création d'une pièce.

C'est magique !

Chancerel en a défini les objectifs principaux :

- Débarrasser de la timidité
- Rabaisser les prétentions injustifiées
- Combattre l'individualisme
- Éprouver la patience
- Libérer l'imagination
- Forcer la nonchalance

Auxquels, en pédagogues avertis nous pouvons ajouter les avantages suivants :

- Assurer une aisance orale
- Enrichir le vocabulaire et les connaissances
- Motiver et faciliter la scolarité par l'initiative
- Progresser vers un but collectif
- Épanouir, affirmer, consolider la personnalité

- Respecter, les autres, les lieux et une échéance
- Assumer coûte que coûte ses responsabilités.

Ces objectifs pourraient, à première vue, paraître ambitieux. Pourtant, par la volonté, l'enthousiasme et la rigueur, ils sont faciles à atteindre.

« **Les théâtronautes** » **proposent des outils adaptés qui facilitent la réalisation :**

- Des textes de qualité littéraire éprouvés
- Un soutien pédagogique à la mise en chantier du projet avec le « pilote pédago »
- Un dialogue avec l'auteur (voir une rencontre)
- La possibilité de poser des questions à des spécialistes du théâtre jeunesse
- Solliciter l'aide ponctuel d'un metteur en scène du théâtre jeunesse

Il n'y a pas à hésiter, **le cadre scolaire doit être le creuset de cet atelier d'alchimie**. Les enfants, les jeunes et moins jeunes qui ont goûté à cette expérience en sortent **métamorphosés**.

Après trente-six ans d'expérience, personnellement, je ne vois toujours pas les désavantages et trouve toujours autant de bonheur à monter des spectacles. Bien sûr, il faut braver des tempêtes, mais « à vaincre sans péril... » et le jeu en vaut vraiment, vraiment la chandelle !... et tous les feux de la rampe.

Alors, frappons les trois coups...

Gérard HUBERT-RICHOU

Président des theatronautes.com

CODE DE LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE

Article L121 et suivants dont art 122-4 :

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayant cause est **illicite**. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou procédé quelconque.

**TOUT SPECTACLE DOIT FAIRE L'OBJET D'UNE DÉCLARATION AUPRÈS DE LA
SACD (SACD.fr ou 11bis rue Ballu ; 75442 Paris cedex 09)**

FABLIAUX DU MOYEN-ÂGE ADAPTÉS AU THÉÂTRE

PRÉAMBULE

Il ne nous reste environ que 150 fabliaux, récits de la vie quotidienne en octosyllabes, courtes aventures comiques ou burlesques, souvent moralisantes, et sous diverses versions (en vers ou en prose). « La sacoche perdue » et « le jongleur de Notre-Dame » sont des contes. La seule différence avec les fabliaux est qu'ils ont une connotation religieuse ou fantastique.

Pour l'équilibre du spectacle, il est préférable de jouer les saynètes suivantes (adaptés de ces textes) dans l'ordre proposé. Cependant, il est possible —si la troupe est nombreuse ou boulimique !— d'ajouter une première partie avec les « trois farces du Moyen-âge » (un spectacle **Théatronautes** répertorié dans la catégorie : à partir de 9 ans).

Le théâtre de cette époque ne faisant pas la part belle à la gent féminine, les filles pourront se rattraper en interprétant la plupart des rôles de narration, écrits à leur intention. Au Moyen-âge et jusqu'à la Commedia dell'arte (XVI^{ème} siècle), les jeunes gens jouaient les rôles de femmes, pourquoi ne nous autoriserions-nous pas le contraire ?

Ainsi la distribution peut s'effectuer avec une grande liberté et sans restriction.

Les rôles sont courts ; ce spectacle est donc possible même si l'on ne dispose que d'un petit nombre d'acteurs. Une dizaine tout de même.

HUIT SAYNÈTES- 54 rôles environ

Le prud'homme qui sauva un compère	9 rôles
La sacoche perdue	6 à 8 rôles
Le jongleur de Notre-Dame	8 à 10 rôles
La vieille qui graissa la patte au chevalier	6 rôles
La housse partie	10 rôles
Brunain et Blérain	5 rôles
Le testament de l'âne	5 rôles
Le dit des perdrix	4 rôles

LE PRUD'HOMME QUI SAUVA UN COMPÈRE

Fabliau écrit avant le milieu du XIIIème siècle

Deux narrateurs(trices)

Le pêcheur

Le noyé

Le juge

Les deux assesseurs

Deux spectateurs (dont le fou)

Décor : une petite estrade

(Le début de la scène est mimé, sans décors, par le pêcheur et le noyé.)

NARRATEUR 1 : Un pêcheur s'en allait lancer son filet en mer malgré la houle importante, mais il fallait bien nourrir femme et enfants. Il scrutait les vagues. Elles frappaient sa proue qui les fendait l'une après l'autre avec obstination, quand il vit un homme en train de se noyer.

NARRATEUR 2 : Ce marin expérimenté était fort brave. Il se dit qu'il ne pouvait pas abandonner le malheureux au triste sort qui se dessinait. Il bloqua sa barre, saisit une corde munie d'un crochet et la lança à l'homme.

LE NOYÉ : Aïe !

NARRATEUR 1 : Par malchance, le croc frappa celui-ci au visage et lui creva un œil.

NARRATEUR 2 : Malgré tout, il parvint à le ramener à bord et à le sauver. Il renonça à lancer son filet et fit demi-tour.

NARRATEUR 1 : Arrivé au port, il fit soigner l'homme par le chirurgien de la ville voisine.

(Le pêcheur et le noyer sortent)

NARRATEUR 2 : Le temps passa.

(Les narrateurs sortent)

NOYÉ : Le vilain m'a crevé un œil alors que je ne lui ai causé aucun tort. Je m'en vais porter plainte contre lui.

(Il sort, croisant les narrateurs portant une petite estrade.)

NARRATEUR 2 : Il demanda à être reçu par le maire qui fixa le jour de l'audience devant la cour de justice.

(La cour entre composée du juge et de ses deux assesseurs.)

JUGE : La séance est ouverte. Nous écoutons le plaignant.

NOYÉ : Seigneurs, je porte plainte contre ce prud'homme qui, l'autre jour, m'a frappé d'un croc et m'a crevé un œil. Faites-moi justice, je ne demanderai rien d'autre.

JUGE : La parole est à la défense. Qu'avez-vous à dire ?

PÊCHEUR : Seigneurs, je ne peux contester que je lui ai crevé un œil. Mais permettez que je vous raconte comment le drame est arrivé. Puis vous déciderez si j'ai mal ou bien agi. Cet homme était en grand péril de mort au milieu d'une mer déchaînée et il allait se noyer. Je le secourus mais je reconnais que le fer du cordage que je lui lançai lui causa quelque dommage. Tout ce que j'ai fait c'était sans arrière-pensée, juste pour lui sauver la vie. Pour l'amour de Dieu, faites-moi justice.

NARRATEUR 1 : Les juges étaient dans l'embarras pour prononcer une sentence juste...

NARRATEUR 2 : Quand soudain, un fou qui se trouvait là s'exclama :

SPECTATEUR : Pourquoi hésitez-vous ? La solution est très simple.

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
ADRESSER À :**
www.theatronautes.com

LA SACOCHE PERDUE

La statue de la Vierge

Le narrateur(trice)

Le marchand

Le bourgeois

Deux ou trois voisins

Décor : le piédestal de la statue

(La statue de la Vierge est en place sur son socle au début de la scène.)

NARRATEUR : Un marchand revenait de la foire où il avait fait d'excellentes affaires. Il avait rangé ses belles pièces d'or dans une grande sacoche en cuir. En traversant la ville d'Amiens, il passa devant une église, s'y arrêta pour une prière devant la statue de la mère de Dieu.

(Entrée du marchand qui dépose sa sacoche à côté du piédestal. Il s'agenouille, s'abîme dans la prière, puis se relève et sort.)

NARRATEUR : Il y avait un bourgeois, voisin de l'église, qui avait l'habitude de venir faire ses dévotions devant la Vierge.

(Apparaît le bourgeois qui découvre la sacoche.)

BOURGEOIS : Par Dieu, c'est une sacoche. Un fidèle l'aura sans doute oubliée et...

(Il ramasse le sac, découvre le trésor, se tourne vers le public.)

Hé bien ! Que dois-je faire de cette manne qui me tombe du ciel ?...

Si je clame par la ville que j'ai trouvé cette sacoche bourrée de pièces d'or, combien viendront me la réclamer sans y avoir droit ?... Comment pourrai-je reconnaître le véritable propriétaire ?...

La prudence veut que j'emporte cette besace chez moi et l'enferme dans mon coffre.

(Il sort, puis revient avec une pancarte qu'il accroche au rideau avant de rentrer chez lui. On peut lire : « SI QUELQU'UN A PERDU QUELQUE CHOSE, QU'IL S'ADRESSE ICI. »)

MARCHAND : Hélas, j'ai tout perdu ! Je suis désespéré, je suis mort ! Il n'y a plus qu'ici que j'aurais pu égarer ma chère sacoche. Rien... On me l'aura volée. Et le voleur se gardera bien de me la rapporter. Quel désastre, mon étourderie m'a ruiné. Qu'est ceci ?

(Il découvre et déchiffre l'inscription :)

« Si quel-qu'un a per-du quelque cho-se, qu'il s'adresse... ici ». Quelque chose, sans précision aucune. Ce ne peut-être que pour moi.

(Il se campe devant la maison.)

Holà ! Il y a quelqu'un ?...

(Le bourgeois sort)

Êtes-vous le maître de ce logis ?

BOURGEOIS : Oui, sire, tant qu'il plaira à Dieu. Qu'y a-t-il pour votre service ?

MARCHAND : Ah ! Sire, dites-moi qui a écrit ces mots sur votre porte ?

BOURGEOIS : Bel ami, il circule tant de monde par ici, surtout des clercs, si près de l'église. Certains écrivent les vers qui leur passent par la tête :

« Il a bien du travail et peine :

Au meilleur du jour de la semaine,

Il sème seigle, il herse avoine.

Il fauche pré. Il tond la laine. » (...)¹

Auriez-vous perdu **quelque chose** ?

MARCHAND : Quelque chose ? Plus que ça. J'ai perdu mon avoir.

BOURGEOIS : Quoi, au juste ?

MARCHAND : Il s'agit d'une sacoche, fermée par une serrure.

BOURGEOIS : Comment se présente-t-elle cette sacoche ?

MARCHAND : Elle est en cuir brun un peu râpée aux angles.

BOURGEOIS : Et que contient-elle ?

MARCHAND : Elle est... toute pleine d'or

BOURGEOIS (*à part*) : C'est lui, pas de doute... (*au marchand*) Attendez un instant.

(Il sort et revient avec le sac)

N'est-ce pas celle-là ?

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
ADRESSER À :**
www.theatronautes.com

¹ Etienne de Fougère, XII^{ème} siècle.

LE JONGLEUR DE NOTRE-DAME

SCÈNE CHORÉGRAPHIQUE

La Dame Blanche

Le narrateur(trice)

Le jongleur

Le prêtre

L'abbé

Les anges

Décor : le socle de la statue

(Le jongleur est en prière devant la statue qui, placée de trois-quarts dos au public sur son piédestal, est la comédienne qui interprète le rôle de la Dame Blanche.)

NARRATEUR : Passant devant un couvent, un jongleur s'était recueilli au pied de la statue de Notre-Dame quand sonna la messe.

JONGLEUR : Ah ! Comme je suis malheureux ! C'est l'heure de la messe. La messe où chacun va faire son devoir chrétien et moi, indigne ménestrel, renégat inutile, je suis ici comme un bœuf à l'attache, comme un paria.

Je sais, nous, les saltimbanques, nous n'avons pas le droit au paradis, mais un jour « les derniers seront les premiers » a dit Jésus, et les artistes seront reconnus, respectés, adulés... Les bourgeois nous supplieront : venez nous distraire, venez chanter, venez danser pour nous !

Par la mère de Dieu, je ferai quelque chose, moi aussi. Je servirai selon mon métier. Les autres servent la Vierge en chantant des cantiques et des psaumes, moi, je lui rendrai grâce en dansant.

Dame, je confie mon corps et mon âme à votre garde. Douce reine, ne dédaignez pas ce que je fais. Je ne sais ni chanter ni lire, mais pour vous, je choisirai les plus beaux de mes tours.

(Il commence par des sauts, des entrechats.)

Douce reine, ne détournez pas les yeux, n'ignorez pas mon service.

NARRATEUR : Notre acrobate sauta, gambada, fit le « tour de Metz », puis le « tour français » et le « champenois », puis celui dit « d'Espagne » et le « tour breton », s'appliqua sur le « tour de Lorraine » plus délicat.

Il finit par le « tour romain, la main devant le front, et dansa avec grâce en regardant la mère de Dieu.

JONGLEUR : Dame, voici de jolis tours exécutés. Je les réalise pour vous seule. Je vous sers comme vous servent les autres. Dame, je m'acquitte pour l'amour de vous qui êtes la perfection, la perfection qui embellit le monde.

NARRATEUR : Alors, il mit les pieds en l'air et alla sur les mains. (*Il l'aide à tenir l'équilibre*) Ses mains dansaient, ses yeux pleuraient.

Mais un moine qui découvrit son manège prévint l'abbé !

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
ADRESSER À :**
www.theatronautes.com

LA VIEILLE QUI GRAISSA LA PATTE AU CHEVALIER

D'après un fabliau anonyme du XIII^{ème} siècle

La vieille

Les deux vaches

Le prévôt

La voisine

Le chevalier

(La vieille pousse ses deux vaches de la voix.)

LA VIEILLE : Allons, mes belles, allons, il fait beau temps, venez paître dans le pré, vous y serez mieux qu'au sombre de l'étable.

Soyez sages, il me faut aller couper de l'herbe pour les lapins ; donner du grain aux poules et descendre le linge à la rivière. Je reviens tantôt.

(Les deux vaches arrachent quelques brins d'herbe.)

LA VIEILLE : Ne sortez surtout pas du pré, mes belles.

(Elle s'éclipse)

ROUSSETTE : Elle n'a pas tort, on est mieux au grand air, et notre lait n'en sera que meilleur.

BLANCHETTE : Certes, mais la promenade est peu variée. Moi, mon rêve, ce serait de participer une fois à une transhumance.

ROUSSETTE : Ah ! La transhumance... Je suis d'accord avec toi : la marche en groupe serré, la convivialité du troupeau, les sonnailles, les meuglements.

(Mâchouillant, elles se prennent à rêver)

BLANCHETTE : La traversée des villages et les cris de joie des enfants...

ROUSSETTE : Les paysages et les premières pentes de la montagne...

BLANCHETTE : L'odeur enivrante des fleurs...

ROUSSETTE : L'escorte des chiens et des bergers...

BLANCHETTE : Le passage du col et la découverte des alpages vallonnés...

ROUSSETTE : L'herbe tendre à profusion...

BLANCHETTE : Et les nuits à la belle étoile...

(Elles ne voient pas venir le prévôt qui les observe en se frottant les mains.)

PRÉVÔT : Deux vaches qui vagabondent sur la voie publique ! Leur compte est bon. *(Il dénoue la corde qu'il portait à la ceinture, passe les boucles au cou des vaches.)*

Et voilà le travail ! Réquisitionnées.

(Il entraîne les bovidés en coulisse)

LA VIEILLE : A présent, il me reste à rentrer mes belles pour la traite, avant que la nuit tombe et...

Par Dieu, où sont-elles passées ? *(Elle regarde alentour et s'inquiète)* Blanchette, Roussette ?
Bella, bella, bella !... Blanchette, Roussette ?...

LA VOISINE *(un lourd panier au bras)* : Hé bien la Finette, que t'arrive-t-il ? On dirait une poule qui a vu le goupil.

LA VIEILLE : Ah ! Ma pauvre. Une calamité ! Comme d'ordinaire, j'avais mis mes vaches dans le carré communal. Je reviens ce soir pour les traire et elles ont disparu. Malheur de malheur ! On me les aura volées.

LA VOISINE : La Blanchette et la Roussette ?

LA VIEILLE : Pardi, je n'en ai point d'autres.

LA VOISINE : Revenant de la foire à la ville voisine, il m'a semblé apercevoir de loin le prévôt tirant deux vaches au bout d'une corde.

LA VIEILLE : Ce seront elles. Par tous les saints, que vais-je devenir ?

LA VOISINE : Le prévôt est un homme cupide. Il trouvera tous les prétextes pour les garder. Si tu pouvais graisser la patte au chevalier, il interviendrait sûrement auprès de ce coquin et le convaincrail de te rendre tes deux vaches.

LA VIEILLE : Graisser la patte du chevalier...

LA VOISINE : Pour sûr, cela marche toujours.

LA VIEILLE : La Mariette, je crois que tu as eu une excellente idée. Je vais, de ce pas, aller trouver le chevalier. C'est un seigneur, il m'écouterà.

LA VOISINE : À te revoir, la Finette.

LA VIEILLE : À bientôt, la Mariette.

(La voisine sort.)

La Vierge est avec moi, voilà précisément le chevalier qui monte par ici. Graisser la patte.
Vite, il me reste un bon morceau de lard pas trop ranci.

(Elle se précipite vers chez elle, revient avec son morceau de lard.)

CHEVALIER : La Finette, que fais-tu ainsi au milieu du chemin ?

LA VIEILLE : Je sais, Monseigneur, je ressemble à une poule qui a vu le goupil.

CHEVALIER : Non, je dirais plutôt : à la statue de la désolation.

LA VIEILLE : Monseigneur, c'est parce que j'ai une requête à vous faire. Je vous attendais.

CHEVALIER (*remarquant le morceau de lard dans les mains de la Finette*) : Je vous écoute.

LA VIEILLE : Monseigneur et maître. J'avais mis mes deux vaches, Blanchette et Roussette, au pré communale comme nous en avons le droit. Et quand je suis revenue ce soir les chercher, elles avaient disparu.

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
ADRESSER À :**
www.theatronautes.com

LA HOUSSE PARTIE
(La couverture partagée)

Attribué à Bernier, milieu du XIII^{ème} siècle

Trois narrateurs(trices)

Le père

Le fils

Les trois chevaliers

La fille du chevalier (la femme)

Le petit-fils

Décor : un banc

NARRATEUR 1 : Nous allons vous faire à présent le récit d'une aventure qui arriva il y a quelques temps à un riche bourgeois. Le prud'homme était sage et courtois, sa dame d'humeur très gaie et leur fils ni fol ni mal élevé.

NARRATEUR 2 : Ah ! Non, on ne va pas jouer celle-là ! Pas « la housse partie ».

NARRATEUR 1 : Et pourquoi donc ? C'est un fabliau comme les autres et...

NARRATEUR 2 : Tu veux plomber l'ambiance ! Tout le monde va avoir la larme à l'œil.

NARRATEUR 1 : En tout cas, c'est une belle leçon de morale qui fait réfléchir.

NARRATEUR 2 : Les spectateurs sont venus nous voir pour se distraire pas pour chialer.

Oh ! Excusez-nous. Un petit problème technique. On est à vous dans une seconde.

NARRATEUR 1 : Prenons (*prénom du 3^{ème} narrateur*) à témoin, il nous départagera.

(Ils l'appellent, il arrive.)

NARRATEUR 3 : Que se passe-t-il ? Un souci ?

NARRATEUR 2 : À ton avis, est-ce qu'on peut jouer « la housse partie » ?

NARRATEUR 3 : Autrement dit « la couverture partagée » ?

NARRATEUR 1 & 2 : C'est cela !

NARRATEUR : Elle n'est pas d'une gaîté folle, mais ça ferait une bonne transition entre les premières, sympa et soft et la deuxième partie plus enlevée.

NARRATEUR 1 : Bingo ! Alors, tu restes avec nous pour présenter ?

NARRATEUR 3 : Avec plaisir.

NARRATEUR 1 : Ce prud'homme faisait de bonnes affaires et menait une excellente vie, jusqu'au jour où Dieu décida de rappeler à lui sa compagne.

NARRATEUR 2 : Qu'est-ce que je vous disais ! Et ce n'est que le début.

NARRATEUR 3 : Le fils, très accablé se pâmait et pleurait.

(Entre le père tenant son fils éploré par les épaules.)

NARRATEUR 2 : Heureusement qu'on ne joue pas la scène, ça atténue.

NARRATEUR 3 : Raté.

NARRATEUR 1 : Le père essayait de le reconforter.

PÈRE : Beau fils, prions Dieu pour le repos de ta mère et qu'il lui fasse miséricorde. Sèche tes yeux, essuie ton visage car pleurer ne sert à rien.

NARRATEUR 2 : Ma grand-mère disait « pleure, tu pisseras moins.

(Les deux autres lui intiment le silence. Il hausse les épaules et sort.)

PÈRE : Il faut en passer par cette épreuve et la surmonter. Te voilà bachelier², tu es en âge de te marier. Quant à moi, je suis déjà d'un grand âge.

(Entraînant son fils vers la coulisse)

Si je pouvais t'unir à une famille puissante, je donnerais mes propres deniers sans regarder à la dépense.

NARRATEUR 3 : Or, il y avait à Paris, trois chevaliers qui étaient frères. De très haut lignage, ils appartenaient à la plus grande noblesse.

NARRATEUR 1 : De sa femme décédée, l'aîné avait une fille.

NARRATEUR 2 : Encore une au tapis ! Elles n'étaient pas solides à cette époque.

(Il disparaît.)

NARRATEUR 3 : Le prud'homme alla voir les chevaliers pour demander la demoiselle en mariage.

(D'un côté, s'alignent les trois frères, la fille est à l'écart. Le père arrive par l'opposé, son fils reste en retrait. Les narrateurs vont s'asseoir sur le banc.)

PÈRE : Chevaliers, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille pour mon fils ici présent.

CHEVALIERS : Prud'homme, quels sont vos biens mobiliers et la hauteur de votre fortune ?

PÈRE : Tant en marchandises qu'en deniers, j'ai mille cinq cents livres comptant, loyalement acquises. J'en donnerai la moitié à mon fils.

CHEVALIER AÎNÉ : Non, c'est impossible d'accepter ce marché, beau sire.

² Jusqu'au XVII^{ème} siècle bachelier signifie « jeune homme »

CHEVALIER CADET : Si vous vous faisiez Templier ou moine blanc, vous laisseriez tout votre avoir au Temple ou à l'abbaye.

CHEVALIER BENJAMIN : Nous ne pouvons vous donner notre accord.

PÈRE : Hé bien, dites-moi ce que vous attendez de moi.

CHEVALIER CADET : Bien volontiers, beau sire.

CHEVALIER AÎNÉ : Donnez à votre fils tout votre bien de façon à ce qu'il n'y ait jamais de contestation de votre part.

CHEVALIER BENJAMIN : Si vous y consentez, le mariage se fera.

PÈRE : Seigneurs, Quoi que vous demandiez, j'accomplirai votre volonté. Je donne tout ce que je possède à mon fils et ne garderai rien pour moi.

CHEVALIERS : Nous signerons le contrat et tu feras le serment devant Dieu.

(Les chevaliers se retirent, suivis de la demoiselle. Le père et le fils sortent de leur côté. Les narrateurs se lèvent.)

NARRATEUR 1 : Ainsi le prud'homme se dépouilla.

NARRATEUR 3 : Devant les témoins, il se dessaisit de toutes ses possessions.

NARRATEUR 2 : Ah ! Oui, joli travail, le vieux a dû quitter sa propre maison aussi nu qu'un rameau d'hiver.

NARRATEUR 3 : Même pas une feuille de vigne ?

NARRATEUR 2 : Rien. Et il dort dans le cagibi sous l'escalier avec le chien. *(Au public)* Je vous avais prévenu !

(Il sort.)

NARRATEUR 1 : Pendant douze ans, ils vécurent en paix et la dame eut un bel enfant. Elle le fit soigner et bien élever. Justement, le voilà qui passe, beau garçon, n'est-ce pas ?

(Le petit-fils traverse la scène, des livres sous le bras et sort par l'autre côté.)

NARRATEUR 3 : Le prud'homme, vêtu de hardes et nourri par charité, vieillissait doucement et se soutenait désormais avec un bâton.

NARRATEUR 2 : Je ne voudrais pas jouer les oiseaux de mauvaise augure, mais voilà la bonne dame...

(Ils vont se rasseoir tandis que survient la femme —fille du chevalier—, suivie par son mari —le fils du vieux.)

FEMME : Sire, je vous en prie, de grâce, congédiez votre père. Tant que je le verrais séant, se traînant comme une âme en peine, je ne mangerai plus de bon appétit.

MARI (fils) : Mais enfin ma dame, il ne nous dérange pas. Il mange avec les serviteurs et dort avec le chien.

FEMME : Sa présence est intolérable pour la dignité de notre maison.

MARI : C'est grâce à lui si elle est notre propriété.

FEMME : Je m'en rendrai malade et j'en mourrai.

MARI : Il ne faut rien exagérer.

FEMME : Je n'en puis plus, je suis à bout de nerfs, c'est lui ou moi !

MARI : Ne vous mettez pas en rage ma mie...

FEMME : Décidez-vous, je sens que je défaille.

MARI : Bon, bon, je le ferai.

(Elle sort d'un côté tandis qu'arrive le vieux de l'autre.)

FILS (mari) : Père, j'ai quelque chose d'important à vous dire.

PÈRE : Parle, beau fils, je t'écoute.

FILS : On n'a plus que faire ici de votre présence. On vous a nourri et logé pendant douze années. Allez où vous voudrez.

(Revient par le fond le petit-fils qui observe la scène.)

PÈRE : Ah ! Beau fils, que me dis-tu là abruptement ? Par Dieu, c'est tout l'honneur que tu me portes pour me mettre ainsi à la porte ? Je ne tiendrai pas grand place, ne demanderai ni feu ni contrepointe. Mais là, sous cet apprentis, juste un peu de paille. Peu m'importe de coucher dehors, pourvu qu'on me donne un peu à manger, les restes de vos repas, pour le peu de temps qu'il me reste à vivre.

FILS : Partez, mon père, partez, sinon ma femme deviendra folle.

PÈRE : Beau fils, où veux-tu que j'aille ?

FILS : Vous irez en ville. Il y a bien des gens qui vous connaissent et vous hébergeront.

PÈRE : Qui m'hébergera quand toi tu me chasses de ta maison ? Comment des gens qui ne me sont rien, seraient-ils bons pour moi, quand mon propre fils m'abandonne ?

FILS : Père, c'est assez. J'en prends sur moi toute la responsabilité, mais vous ignorez si j'agis de mon plein gré.

PÈRE : Fils, je te recommande à Dieu. Puisque tu veux que je m'en aille, donne-moi au moins un manteau pour ne pas souffrir du froid.

FILS : Je n'en ai point.

PÈRE : Beau doux fils ! Je redoute tant la froidure. Donne-moi au moins une couverture, de celles dont tu couvres tes chevaux.

FILS (à son propre fils) : Fils, puisque tu nous écoutes, va chercher la couverture du cheval noir et donne-la à ton aïeul.

PETIT-FILS : Comme il vous plaira, père. Venez m'attendre là, beau grand-père.

(Le petit-fils sort et revient avec la couverture. Il la coupe avec son couteau. Il en donne la moitié au vieil homme.)

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
ADRESSER À :**
www.theatronautes.com

BRUNAIN ET BLÉRAIN

D'après le fabliau de Jehan Bodel, vers 1190

Le vilain

Sa femme

Le curé

Blérain

Brunain

NARRATEUR : À présent, il est temps de sourire avec une gentille histoire de vaches... Un vilain et sa femme sortaient bras dessus bras dessous de l'église.

(Il s'éclipse)

VILAIN : Belle journée. Jolie messe pour le jour de la fête de Notre Dame. As-tu entendu, avant l'office, le prône qu'à fait notre curé, belle amie ?

FEMME : Oui, sire, et la promesse qu'il nous a faite à tous.

ENSEMBLE : Qui donne à Dieu de bon cœur, reçoit le double.

VILAIN : Nous ne pouvons mieux employer notre unique vache qu'en l'offrant à notre curé, au nom de Dieu.

FEMME : Sire, je veux bien. L'hiver, elle nous mange plus de foin qu'elle ne rapporte par son lait.

VILAIN : Alors, c'est dit.

(Ils sortent et reviennent avec leur vache au bout d'une longe.)

VILAIN : Père Mathieu, notre curé, êtes-vous là ?

CURÉ : Voilà, voilà ! J'étais en train de ranger les objets du culte et... Que voulez-vous mes braves amis.

VILAIN : Nous étions à votre messe, tantôt, et nous avons bien compris votre prêche.

FEMME : Oui, nous avons rudement bien compris, mon père.

VILAIN (*tendant la longe au curé*) : Beau sire, je vous donne Blérain pour l'amour de Dieu.

CURÉ : Ami, tu as agi en homme sage. Puissent tous mes paroissiens être aussi sages que vous l'êtes, j'aurais des vaches à profusion.

VILAIN ET SA FEMME : Qui donne à Dieu de bon cœur, reçoit le double !

(Ils saluent et sortent)

CURÉ : Je prierai pour vous !... *(Au public :)* J'avais une vache, belle et grasse, voilà que j'en ai deux. Celle-là se remplumera. Je vais la conduire au pré derrière l'église avec Brunain. Elles feront connaissance. Et comme la mienne est paisible, elles ne pourront que s'entendre.

(Il tire Blérain vers la coulisse opposée et revient avec une vache à chaque bout de la longe)

Voilà, mes belles, paisez et engraissez, c'est tout ce que je vous demande. *(Il sort)*

BRUNAIN : Moi, c'est brunain. Et toi Comment qu'on t'appelle ?

BLÉRAIN : Mon maîtr', il dit : Blérain.

BRUNAIN : L'curé t'a achetée pour m'tenir compagnie, c'est gentil.

BLÉRAIN : J'sais point. Mon maîtr' m'a rien dit de tel... Dis donc, tu en as une sacrée jolie robe.

BRUNAIN : Tu trouv' ? La tienne est pas mal non plus. Tu donnes beaucoup d'lait ?

BLÉRAIN : Juste c'qu'il faut.

BRUNAIN : Tout comme moi, mais le curé, il boit pas de lait.

BLÉRAIN : Tant qu'on n'a pas un veau à nourrir...

BRUNAIN : C'est vrai. Tu sais quand tu en auras un, toi, de veau ?

BLÉRAIN : Non. Et puis, faudrait qu'ton curé invite le taureau du Baptiste, celui du village de la Muline.

BRUNAIN : Ah ! Bon.

BLÉRAIN : Comme j'te l'dis. T'es pas souvent sorti d'ton carré d'herbe, Brunain.

BRUNAIN : C'est vrai qu'on est à l'étroit ici. On va pas faire trois r'pas à nous deux.

BLÉRAIN : Attends, j'ai une idée, suis-moi.

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
ADRESSER À :**

www.theatronautes.com

LE TESTAMENT DE L'ÂNE

D'après un fabliau de Rutebeuf (XIIIème siècle)

3 Narrateurs(trices)

Le prêtre

L'évêque

Décor : une estrade, un fauteuil, un tapis assez long

NARRATEUR 1 : Un prêtre possédait une paroisse florissante. Ainsi, il en tirait de bons revenus et ne manquait pas de richesses.

NARRATEUR 2 : Son grenier était plein de blé et il en faisait bénéficier les pauvres, ses coffres remplis de linge frais et propre, sa bourse chargée de pièces sonnantes sans être riche.

NARRATEUR 3 (*apportant un tapis*) : Il partageait son existence solitaire avec un âne qu'il affectionnait tout particulièrement.

(Le narrateur 1 sort)

NARRATEUR 2 : La bête était docile, volontaire, énergique à l'ouvrage et pas aussi bête qu'on le dit pour un âne.

NARRATEUR 3 : Un jour, l'animal qui était déjà vieux mourut.

NARRATEUR 1 (*revient avec un fauteuil tandis que les deux autres sortent*) : Le chapelain en conçut une grande peine car le baudet avait été son compagnon de plus de vingt ans. Il ne pouvait se résoudre à confier la dépouille au boucher. Mais qu'en faire ? Il réfléchit longuement et choisit de l'inhumer dans le cimetière du village qui jouxait son église, au milieu de ses paroissiens. Ce qu'il fit la nuit suivante.

(Les narrateurs 2 et 3 reviennent. Ils portent une petite estrade.)

NARRATEUR 2 : Après tout, se dit le bon prélat, il ne lui manquait que la parole ; cet âne a autant mérité que certains benêts et autres grossiers personnages d'être enseveli en terre consacrée.

(Ils déposent l'estrade à la cour sur lequel ils déroulent le tapis)

NARRATEUR 1 : L'évêque du diocèse était tout différent.

NARRATEUR 3 : Ah ! ça, oui. Il aimait le luxe, les belles fêtes.

NARRATEUR 2 : Les réceptions somptueuses, les spectacles.

NARRATEUR 3 : Les bons vins et les mets délicats.

(Les narrateurs 2 et 3 placent le fauteuil sur l'estrade)

NARRATEUR 1 : Il laissait filer l'argent entre ses doigts, dépensait sans compter.

NARRATEUR 2 : Et il détestait les gens économes.

NARRATEUR 3 : Aussi, quand il apprit que le malheureux chapelain avait enterré son âne dans le cimetière, il le convoqua très en colère.

(L'évêque entre et s'assied dans son fauteuil. Les narrateurs sortent. Le prêtre apparaît au jardin. Il salue l'évêque.)

L'ÉVÊQUE : Qu'ai-je appris ? Mauvais homme, suppôt de Satan. Qu'as-tu fait, mais qu'as-tu fait ? As-tu un instant songé à ton âme ?

PRÊTRE : Mon âne ? Je sais...

L'ÉVÊQUE : Ton â-Me... Mais il s'agit précisément de cette bestiole. Tu as agi en idolâtre païen, tu as scandalisé tes paroissiens. Ils sont venus se plaindre à moi. Que peux-tu répondre pour te défendre ?

PRÊTRE : Monseigneur, me voilà bien mal à mon aise de me présenter ainsi devant vous à cet instant. Je suis ignorant de beaucoup de choses et je ne puis sur l'instant exposer à votre sage jugement les propos de ma défense. Si votre Grâce pouvait m'accorder un délai de quelques jours pour me préparer à la tâche difficile qui est la mienne ?

L'ÉVÊQUE : Tout accusé a le droit de prendre conseil avant de comparaître devant son juge. Reviens demain, mais sois à l'heure !

PRÊTRE : Merci Monseigneur pour votre grande mansuétude. Je serai ponctuel.

(L'évêque lui signifie du revers de la main de se retirer. Il sort de son côté.)

NARRATEUR 1 : La pauvre curé ne prit aucun repos de la nuit.

(Le narrateur 3, jouant le prêtre, tourne en rond, en marmonnant.)

NARRATEUR 2 : Il réfléchit et réfléchit encore...

NARRATEUR 1 : Réfléchit davantage... Il se tortura l'esprit, échafauda des plans et chercha des excuses.

NARRATEUR 2 : Comprenant qu'il ne pourrait se tirer de cette vilaine affaire sans consentir un sacrifice, il décida de tromper son évêque par la ruse.

NARRATEUR 1 : Il réfléchit alors à un stratagème...

NARRATEUR 2 : Tourna en rond, tourna en huit...

NARRATEUR 3 : Le lendemain, il se présenta à son juge, dans le magnifique palais épiscopal du diocèse.

(Entrée de l'évêque qui reprend sa place, arrivée du curé. Les narrateurs s'éclipsent.)

L'ÉVÊQUE : Alors, j'espère que la nuit t'a porté conseil et que tu as prié Dieu avec ferveur. Je t'écoute.

PRÊTRE : J'ai péché, Monseigneur, il est vrai, je le reconnais de bon cœur. Aussi, je vous demande de me recevoir en confession. C'est l'âme soulagée que je pourrai gagner le ciel et ses Saints.

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
ADRESSER À :**
www.theatronautes.com

LE DIT DES PERDRIX

D'après un fabliau de Jehan Bodel (vers 1190)

Narrateur(trice)

Le vilain

Sa femme

Le curé

NARRATEUR : Voilà, pour terminer, une autre aventure qui arriva à un vilain. Un matin, au pied de sa haie, il attrapa deux perdrix.

(Le paysan mime la scène.)

VILAIN : Vingt Dieux d'bon diou ! V'là deux belles pièces pour l'dîner. Oh ! La Pauline, r'gard' donc c'que j'apporte. J'suis-t-i point adroit ?...

(Il sort)

FEMME (*voix off*) : C'tt'affaire, mon homme, on peut point dire, z'êtes adroit comm'une fouine.

VILAIN (*voix off*) : Y en aura ben pour troué³ si j'invitions l'curé.

FEMME (*voix off*) : Pour sûr.

NARRATEUR : Puis notre vilain se rendit au champ.

VILAIN : J'm'en allions au champ.

NARRATEUR : Qu'est-ce que je vous disais.

C't'un biau temps pou' labourer.

VILAIN : Pour sûr l' Amédée (*ou : la Berthe !*) . À c'tantôt.

(Il sort)

NARRATEUR : Il m'a pris pour son voisin (*sa voisine*), l'Amédée. Bref... Sa femme sut fort bien accommoder les perdrix à la broche. Mais le curé tardait à venir et les volailles se trouvèrent cuites à point.

Mais, que fait-elle ? Oh la gourmande, elle est en train de manger la peau croustillante d'une des perdrix !

³ Trois !

(Il va chercher un balai pour se donner une contenance.)

FEMME *(sur le pas de sa porte)* : Tiens, bonjour l'Amédée.

NARRATEUR : Bonjour la Pauline.

FEMME : Que font-i donc ? Ni mari, ni curé en vue.

(Elle rentre chez elle.)

NARRATEUR : Non, ce n'est pas vrai, la gourmande, elle grignote une aile... et la deuxième.

(Il balaie.)

FEMME : Toujours rien. Auraient-i oublié ?

(Elle sort)

NARRATEUR : Je parie qu'elle n'en restera pas là... Qu'est-ce que je vous disais ! Elle dévore le reste de la perdrix !... La revoilà.

FEMME *(n se léchant les doigts)* : Délicieuse !

Au point où j'me trouv', j'devrais ben manger aussi la s'conde... Si on m'demande c'qu'est devenu l'gibier, j'dirions : les deux chats sont v'nus, m'les ont arrachées, chacun la sienne. Qu'on interroge don' les chats... Point d'mari, point d'curé à l'horizon. J'vas faire c'que j'avions dit.

(Elle fonce vers la maison, disparaît... et revient.)

J'peux point m'résoudr' à c'la... Hélas ! Que ferai-je maint'nant ? Si je mangions tout, i m'faudra accuser les chats... Alors, comment laisser la s'conde perdrix ? Et pis, j'en avons tant envie ! Advienne que pourra, me faut la manger.

NARRATEUR : Aïe ! Aïe ! Aïe ! Je vois arriver le mari !

MARI : Dame ! Les perdrix sont-elles cuites ?

FEMME *(en sanglotant dans son tablier)* : Hélas, sire, tout va mal, très mal : l'chat...

MARI : Quoi doncque eul'chat ? L'est-i mort ?

FEMME : Non !... L'chat... i les a mangées !

MARI *(se jetant sur sa femme, lève la main)* : Ah ! Gredine !

FEMME : IIIIIIIiiiiiii !!! Frappez point mon homme, frappez point !... C'était pour rire ! J'les avons couvertes pour les t'nir au chaud.

MARI : J't'aurais chanté mauvaises louanges, par ma foi ! Allons mettr' la table sous c'tte treille, la plus belle nappe et ma coupe ed' bois.

FEMME : Quand à vous, mon homme, en attendant, prenez votr' couteau et allez en aiguiser l'tranchant contr' la pierre d'la cour.

MARI *(sortant son couteau)* : C't'une idée, la Pauline.

(Il sort, tandis qu'apparaît le curé à l'opposé, essoufflé d'avoir couru.)

FEMME : V'là l'autr' à présent. J'te va l'accueillir à ma façon.

CURÉ : Je suis désolé de ce retard, j'ai été retenu par une extrême onction. C'était le vieux Jehan qui tardait à mourir.

FEMME (*jouant l'affolement*) : Fuyez, messire, fuyez ! J'veux point qu'vous soyez maltraité ! Mon mari est là qui aigüise son grand couteau. I dit qu'il vous tranch'ra les oreilles s'il vous attrape !

CURÉ : Grand Dieu ! Que me contez-vous là, ma bonne Pauline ? Nous devons manger ensemble deux belles perdrix qu'il a prises ce matin.

FEMME : Par Saint-Martin, il y a nulle perdrix par ici, mais voyez comme il aigüise sa lame.

(Elle lui désigne la coulisse)

CURÉ : Par mon chapeau, je le vois, vous dites vrai, il affûte son coutelas. Mon Dieu, protégez-moi !

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
ADRESSER À :**
www.theatronautes.com